

CHAPITRE VII.

Aussitôt que Napoléon fut certain que Bagration ne pouvait plus atteindre Wilna, et qu'il apprit que l'armée de Barclay de Tolly s'était concentrée dans le camp retranché de Drissa, il se porta sur le point central de Glubokoé. Dès que les Russes connurent ce mouvement, ils craignirent que Napoléon n'arrivât avant eux à Vitepsk, où ils espéraient se réunir à Bagration, et s'y dirigèrent en toute hâte. Napoléon, apprenant l'évacuation du camp de Drissa, devina leur projet, et marcha dans cette direction.

L'empereur Alexandre, forcé d'abandonner les grands magasins qu'il avait formés sur sa ligne d'opération par Pskow, quitta son armée pour se rendre à Moskou, afin de s'y créer de nouvelles ressources, tant en hommes qu'en subsistances. Les proclamations qu'il fit alors, ne se distinguent pas par l'esprit de modération que M. de Ségur a tant vanté, en parlant de celle qui fut publiée à Wilna. Devrait-on en conclure que le caractère d'Alexandre était changé? Si, comme le dit notre historien, la première peignait son caractère, celles-ci devraient le peindre également. Napoléon y est désigné sous le nom de *Moloch*, et les Français y sont comparés à *une race de sauterelles qui brûlent la terre, et que la terre repoussera, la trouvant trop pesante pour son sein outragé*. A quoi attribuer cette différence? Ne proviendrait-elle pas de ce que l'empereur

Alexandre n'avait plus le même besoin de dissimuler? Ce sont les flèches que les Parthes lançaient en fuyant.

Napoléon dirige ses forces du centre sur Bezenkowiski. Il se rend à Kamen, « toujours en voiture pendant la nuit, » par nécessité, ou peut-être pour que l'armée ignorât « que son chef ne pouvait plus partager ses fatigues. » (Page 192 [145].)

Ces insinuations montrent que l'auteur ignore absolument les détails de la vie que menait l'empereur à la guerre, ou feraient croire, de sa part, à un sentiment d'injustice, qui le porterait à présenter sans cesse ce prince sous un jour défavorable. Nous ne pouvons mieux répondre à ses allégations qu'en faisant connaître quel était l'emploi des journées de Napoléon, lorsqu'il était à l'armée.

La vie active qu'il menait dans les camps, était subordonnée aux opérations militaires. Habituellement, il marchait à cheval avec l'armée, quand elle était à la suite et près de l'ennemi. Lorsqu'elle était en grandes manœuvres, et que les opérations avaient lieu à de fortes distances, il attendait que les corps qui étaient en marche, fussent près d'être rendus dans les positions qu'il avait indiquées. Il restait alors à son quartier-général. Là, il donnait ses soins à l'administration intérieure de la France, et répondait aux rapports qui lui étaient journellement adressés de Paris par ses ministres. Car il gouvernait l'empire, en même temps qu'il dirigeait l'armée. Économe de son temps, il calculait l'époque de son départ, de manière à se trouver à la tête de ses corps, au moment où sa présence y devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture. Mais, pendant ce trajet même, il ne restait pas oisif. Il s'occupait à lire ses dépêches; et, le plus souvent, il recevait des rapports de ses généraux, et expédiait à l'instant ses réponses. Des estafettes de Paris lui étaient quelquefois remises en même temps. Une lumière, disposée dans le fond de sa voi-

ture, l'éclairait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Aux portières, marchaient toujours ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance; et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte.

C'est ainsi qu'il était resté à Wilna, pendant qu'une partie des corps de son armée se dirigeait sur la Duna. Il ne quitta cette ville que le 16, à dix heures du soir *. Le 17, de bonne heure, il était à Swentziani, d'où, ayant reçu un rapport qui lui faisait connaître que l'ennemi avait repassé la Duna à Druïa, et surpris la cavalerie que commandait Sébastiani, il expédia de nouveaux ordres aux corps d'armée, et arriva au milieu de ses troupes à Glubokoé, le 18 à midi. Il fit de même dans sa marche sur Kamen et Bezenkowiski, où il se trouva au moment même où les corps qui avaient ordre de s'y rendre, y arrivaient.

Telle était l'organisation privilégiée de cet homme extraordinaire en tout, qu'il pouvait dormir une heure, être réveillé par un ordre à donner; se rendormir, être réveillé de nouveau, sans que son repos ou sa santé en souffrissent. Six heures de sommeil lui suffisaient, soit qu'il les prît de suite, soit qu'il dormît, à différens intervalles, dans les vingt-quatre heures.

Les jours qui précédaient une grande bataille, il était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir

* On a vu plus haut que le corps du maréchal Davoust avait marché dans la direction de Minsk. Arrivé en cette ville le 8 juillet, il en était parti le 13, débordant toujours la gauche de Bagration; et passant par Ygumen, il traversa la Bérésina à Bérésino, et arriva à Mohilof le 20, empêchant ainsi la réunion de l'armée de Bagration à celle de Barclay sur la Duna. Le corps du vice-roi avait quitté les environs de Wilna (Neutroki) le 7, et passant par Ochmiana, était arrivé le 17 à Doksitz. Le maréchal Mortier, avec la garde et la cavalerie bavaroise, arriva le 16 à Glubokoé.

les bivouacs de ses corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux; et, en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance. Il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance, en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop.

Comment M. de Ségura-t-il la naïveté de dire (page 193 [144]) que *ce ne fut pas une vanité puérile* qui fit passer la Duna à Napoléon? A l'esprit de qui une pareille puérilité a-t-elle pu se présenter? L'empereur passa la Duna pour faire lui-même une reconnaissance, afin de s'assurer si l'armée de Barclay de Tolly avait déjà passé ce point dans sa marche sur Vitepsk; ce dont il s'assura.

Après avoir fait l'éloge de la précision des marches de tous les corps, qui, au bout d'un mois de séparation et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, arrivèrent à Bezenkowiski, *le même jour et à la même heure*, M. de Ségura nous donne un tableau exagéré du tumulte qu'une telle réunion produisit dans cette ville. Il ne peut cependant ignorer que toutes les armées du monde offrent le même aspect, lorsqu'un grand nombre de troupes se rassemblent sur un point capital. Cette circonstance est-elle particulière à nos soldats, ou cherche-t-on à les faire passer pour une horde sans discipline?

« Le 25 juillet, Murat marchait vers Ostrowno avec sa » cavalerie. A deux lieues de ce village, Domont, Du

» Coetlosquet, Carignan et le huitième de hussards s'avancèrent en colonnes. » (Page 196 [145].)

À la lecture de ce passage, ne croirait-on pas que MM. Domont, Coetlosquet, Carignan, étaient tout au moins des généraux, puisqu'il les nomme comme il nomme Murat, sans les désigner par aucun titre? On serait dans une grande erreur; ces messieurs sont tout simplement des officiers du huitième de hussards, et l'on saura pourquoi l'auteur les cite seuls, si l'on s'enquiert de ce qu'ils sont maintenant.

Le corps d'Osterman veut défendre les défilés d'Ostrowno : une action assez vive s'engage. M. de Ségur ne s'aperçoit pas qu'il attaque l'honneur d'un de nos braves régimens (le quatre-vingt-quatrième de ligne), en disant que beaucoup de soldats, « sous le prétexte de soutenir les » blessés, ou d'être blessés eux-mêmes, se détachaient successivement des rangs. » (Page 199 [148].) C'est une tache gratuite qui serait faite à la gloire française. Le maréchal-des-logis du palais n'était point à cette affaire. Il ne saurait dire également qu'il a vu Murat à la tête d'un régiment de lanciers polonais, chargeant malgré lui, poussé par « les lances polonaises qui étaient en arrêt et serrées » derrière lui. » (Page 200 [148].) L'auteur devrait avoir assez de connaissances militaires, pour savoir que l'intervalle entre les escadrons eût permis au roi de Naples de se retirer, si sa bravoure personnelle ne l'eût entraîné à prendre part à la charge.

Voici une autre assertion, qui attaque encore la réputation d'un régiment français. Les Russes défendaient un bois; « le quatre-vingt-douzième régiment, étonné du feu » qui en sortait, étourdi par une grêle de balles, demeurait immobile, n'osant ni avancer ni reculer, retenu par » deux craintes contraires, celles de la honte et du danger, » et n'évitant ni l'une ni l'autre. » (Page 200 [148].) Comment M. le maréchal-des-logis du palais peut-il prendre

sur lui de compromettre ainsi l'honneur de nos régimens! N'étant point présent à l'affaire, il aurait dû lire les rapports du prince Eugène; il y aurait vu que ce prince, en parlant de ce régiment, s'exprime ainsi : « Il fallait la va- » leur des troupes et l'opiniâtreté du général qui com- » mandait, pour réussir dans une attaque aussi difficile. »

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE française, après avoir repoussé les Russes au combat d'Ostrowno, continue sa marche sur Vitepsk. Le 27, on découvre l'armée russe rangée en bataille près de cette ville. L'avant-garde française fait ses dispositions pour approcher de l'ennemi; la présence de l'empereur augmente encore l'ardeur des troupes.

« Le roi de Naples qu'enivraient tant de regards, se livrant à sa fougue ordinaire, précipita les chasseurs du seizième sur toute la cavalerie russe. On vit alors, avec effroi, cette faible ligne française rompue dans sa marche par un terrain tranché de profondes ravines, s'avancer contre les masses ennemies. Ces malheureux, se sentant sacrifiés, marchaient avec hésitation à une perte certaine. Aussi, dès le premier mouvement que firent les lanciers de la garde russe, tournèrent-ils le dos. Mais les ravins qu'il fallait repasser, arrêtaient leur fuite, etc..... Ils furent culbutés dans ces bas-fonds où beaucoup périrent. » (Page 204 [151].)

Ce fait est rapporté avec autant d'inexactitude que de partialité en faveur des Russes. On y voit avec regret le peu de justice rendu à une poignée de braves.

Après avoir passé le petit pont, qui nous séparait de l'ennemi, le seizième de chasseurs, précédé par deux compagnies de voltigeurs du neuvième régiment de ligne, dut se former en bataille en avant du défilé, afin d'en faciliter

le passage aux autres corps qui suivaient. La gauche du seizième de chasseurs s'appuyait aux voltigeurs, qui avaient gagné le bord de la Duna. Le seizième ne se porta point en avant, conduit par le roi de Naples, pour charger l'ennemi, mais seulement pour gagner du terrain, et empêcher l'encombrement sur le pont. Ce fut dans ce moment que la cavalerie de la garde russe, protégée par le feu d'une batterie de douze pièces, chargea ce régiment, à la tête duquel était le général Piré. Le seizième de chasseurs voulut employer une manœuvre qui lui avait déjà réussi plusieurs fois; il attendit la charge sans s'ébranler, et, à trente pas de distance, fit un feu de carabine. La vélocité de la cavalerie russe ne put pas être arrêtée par ce feu, qui ne fit que causer du désordre dans les rangs du seizième. Ce régiment fut repoussé jusque sur notre infanterie; mais sa perte fut peu considérable, et bien moindre que celle des Russes. Ceux-ci perdirent beaucoup de monde, en voulant enlever les deux compagnies de voltigeurs, qui avaient été dépassées, et qui, par leur feu, se firent un rempart des chevaux et cavaliers ennemis: voilà la vérité. Où donc M. l'officier du palais peut-il avoir pris que les braves chasseurs du seizième *marchaient avec hésitation à une perte certaine, se sentant sacrifiés, et tournèrent le dos au premier mouvement des Russes?* Ces sentimens pusillanimes ne peuvent entrer dans le cœur de soldats français vainqueurs. Dans un ouvrage dédié aux vétérans de l'armée française, et où l'on remarque tant de minutieux détails, M. de Ségur aurait dû citer les noms des deux braves officiers qui commandaient les compagnies du neuvième (les capitaines Guillard et Savary). Il est vrai que ce sont des noms plébéiens.

L'auteur nous représente Napoléon hésitant à attaquer les ennemis dans la position qu'ils occupaient. « Les soldats, dit-il, furent étonnés de cette inaction, à l'instant

» où ils avaient atteint une armée. » Il nous montre « Murat » ne pouvant persuader son chef d'attaquer, allant témé-
rairement planter sa tente presque au milieu des ennemis. »
(Page 207 [153].) Que nos soldats, animés par la vue des
Russes, aient exprimé le plus grand désir de les attaquer
aussitôt, cela se conçoit; mais que le roi de Naples presse
l'empereur d'aller attaquer une armée de près de cent
mille hommes en position, avec le peu de forces qui étaient
en ligne, c'est prêter à ce prince des discours et une opi-
nion que son habitude de la guerre ne pouvait faire naître
en lui. Pour bien reconnaître une armée, qui occupe plus
d'une lieue de terrain, l'homme le plus habile, celui qui a
le plus d'expérience, d'activité et de génie, ne peut pas
employer moins d'une journée. Une première reconnais-
sance ne lui donne qu'une idée générale; une seconde re-
connaissance, au milieu du jour, lui est nécessaire pour
arrêter son plan d'attaque, dont une troisième, faite le soir,
doit confirmer les dispositions. Ce n'est qu'alors qu'il donne
ses ordres pour le lendemain; et il passe la nuit à juger
par la disposition des feux; si l'ennemi n'a pas changé sa
ligne.

Le général Barclay changea sa détermination, et, pendant
la nuit, l'armée russe se retira dans toutes les directions.

Écoutons M. de Ségur faisant la description du camp
russe: « Tout y attestait la science de la guerre, son heu-
reux emplacement, la symétrie de toutes ses parties,
l'exacte et exclusive observation de l'emploi auquel cha-
cune d'elles avait été destinée, l'ordre, la propreté qui
en résultait.... il parut plus d'ordre dans leur défaite que
dans notre victoire, etc., etc. » (Pages 208 et 209 [154].)

Il paraît que M. de Ségur, que ses fonctions appelaient à
Vitepsk pour y faire le logement du quartier impérial, n'a
pas vu ce camp tant vanté. Nous qui avons été chargés
de l'examiner en détail, nous n'y avons trouvé qu'une

extrême irrégularité, une grande malpropreté, et un dé-
sordre tel qu'il était impossible d'estimer le nombre d'hom-
mes et d'animaux qui avaient bivouaqué dans cet endroit.

Quant aux leçons que le maréchal-des-logis nous fait
donner par les Russes fuyans, nous n'en parlons que pour
montrer dans quel esprit son ouvrage paraît écrit, et à
quelle nation il cherche à plaire.

« Dès que l'empereur eut pris sa résolution, il revint à
Vitepsk avec sa garde. Là, le 28 juillet, en entrant dans
son quartier impérial, il détacha son épée, et la posant
brusquement sur les cartes, dont sa table était couverte,
il s'écria: Je m'arrête ici; je veux m'y reconnaître, y
reposer, y rallier mon armée et organiser la Pologne. La
campagne de 1812 est finie; celle de 1813 fera le reste. »
(Pages 211 et 212 [156].)

L'empereur, en se portant rapidement sur Vitepsk, avait
eu le double but de gagner cette ville avant l'armée de
Barclay, et d'empêcher la réunion de Bagration. Aussitôt
qu'il apprit la retraite précipitée de Barclay sur Smolensk,
pour s'y joindre à Bagration, qui avait échappé à la pour-
suite des cinquième et huitième corps, il dut s'arrêter. Les
motifs de ce repos que nous donne ici M. de Ségur, sont lé-
gitimes; mais comme s'il en coûtait trop à l'auteur d'être
conséquent, il fait dire à l'empereur, *la campagne de 1812
est finie; celle de 1813 fera le reste*; et il développe cette
idée dans le chapitre suivant.

Il ne serait jamais venu dans la tête d'un militaire que
Napoléon ait voulu prendre des quartiers d'hiver au mois
de juillet.